

DIMITRI RASSAM PRÉSENTE

GILLES **LELLOUCHE**

TAHAR **RAHIM**

RICCARDO **SCAMARCIO**

TOUJOURS MENTIR

JAMAIS TRAHIR

INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE VRAIE

GIBRALTAR

UN FILM DE **JULIEN LECLERCO**

RAPHAËLLE AGOGUÉ

MÉLANIE BERNIER

COPIES LE LOIRE DE MARC HÉVET • CAUSEUR • BIRONS MICHEL LAPÈN • COLORE & PIREL PAUL PIREL • MUSEUM ONLINE CLAUDIO SPINER • IN PRODUCTION FRANCESCO CARPITO • PAVANINI PAVI, INC. LES FILMS L'ARCHE INC. JPMARIE STUDIO SUD ANG PLAGS JORDAN DISTRIBUTION SAVIN NON NEWS FACTORY
PRODUCTIONS ASSOCIÉS CORDI INDUSTRIES GILLES LELLOUCHE FERRIS BROCCOMANN AMINE MESSARI (COPRODUCTEURS) FILM MONTAGNE ANTOINE LAFITTE (COPRODUCTEUR) CANAL+ CINE+ ANG W9 PRODUCTIONS JULIEN LECLERCO PRODUCTIONS CLAUDE LÉGER JONATHAN WANGNER PRODUCTIONS DIMITRI RASSAM



DOSSIER DE PRESSE



présente

GIBRALTAR

Un film de Julien LECLERCQ

Avec

Gilles LELLOUCHE
Tahar RAHIM
Riccardo SCAMARCIO

EN SALLES LE 11 SEPTEMBRE 2013

Distribution : SND

Durée : 1h50

PRESSE

JEAN-YVES GLOOR
205 Rte de Chailly
CH-1814 La Tour-de-Peilz
Tél.: +41 21 923 60 00
Fax: +41 21 923 60 01
Mob.: +41 79 210 98 21
jyg@terrasse.ch

Photos et dossier de
presse téléchargeables sur
www.praesens.com

DISTRIBUTION

PRAESENS-FILM AG
Münchhaldenstrasse 10
Postfach 919
CH-8034 Zürich
info@praesens.com

Inspiré d'une histoire vraie

Synopsis

« Toujours mentir. Jamais trahir. » Afin de mettre sa famille à l'abri du besoin, Marc Duval, un français expatrié à Gibraltar, devient agent d'infiltration pour le compte des douanes françaises. De petits trafics en cargaisons troubles, il gagne progressivement la confiance de Claudio Lanfredi, un puissant importateur de cocaïne associé aux cartels Colombiens.

Cette immersion en eau profonde dans l'univers des narcotrafiquants lui fait courir des risques de plus en plus importants. Mais à mesure que Marc gravit les échelons du cartel, il découvre aussi le luxe et l'argent facile... En permanence sur le fil du rasoir, seuls ses mensonges le maintiennent encore en vie. Lorsque les douanes anglaises rentrent dans la partie pour arrêter Lanfredi, le jeu devient encore plus dangereux et sa famille risque d'en payer le prix.

Entretien avec Julien Leclercq

Comment l'aventure a-t-elle démarré ?

Alors que j'étais en plein tournage de *L'Assaut*, Dimitri Rassam m'a proposé un scénario, à l'époque intitulé *L'aviseur*, d'après la vie de Marc Fiévet. J'ai rencontré son auteur, Abdel Raouf Dafri, et on a travaillé sur la réécriture pendant un an, tout en menant des repérages à Gibraltar car il fallait qu'on s'imprègne sur place de cet univers très particulier. Je dois dire que j'ai trouvé chez Abdel un formidable partenaire d'écriture : autour de la table, c'était toujours la meilleure idée qui l'emportait et il n'y avait pas de place à l'ego.

Qu'est-ce qui vous a touché dans l'histoire de Marc Duval ?

Ce qui m'a plu, c'est ce père de famille qui, d'abord pour des raisons financières, met le pied dans une mécanique qui va le broyer et se retourner contre lui : tout à coup, à cause de lui, sa famille est en danger et il se retrouve pris en étau entre les Douanes françaises et les narcotrafiquants. Car Marc est un type banal qui n'arrive pas à boucler ses fins de mois : tout le monde peut s'identifier à cet homme qui met le doigt dans l'engrenage avec une certaine inconscience. J'aimais bien l'idée d'aborder cette histoire à travers la naïveté d'un personnage qui ne se rend pas bien compte des dommages collatéraux qu'il provoque et du danger qui le guette. J'avais envie de croire à ça et, du coup, je n'ai pas souhaité rencontrer Marc Fiévet, qui a inspiré Marc Duval, pour ne pas me laisser dévier de ma conception initiale du personnage. Après *L'Assaut*, que j'ai conçu et réalisé avec les hommes du GIGN, en collant le plus possible à la réalité, je voulais aller vers la fiction et m'approprier le parcours de Marc Fiévet.

Avez-vous mené d'importantes recherches dans un souci d'authenticité ?

Pour être franc, je ne savais pas du tout où situer Gibraltar sur une carte ! Ce qui m'intéressait, c'est que cette histoire était plausible à cet endroit-là et à cette époque-là. Elle est donc intrinsèquement rattachée à ce lieu particulier et à l'explosion, dans les années 80, du trafic de cocaïne et de haschich en provenance du Maroc. Du coup, l'idée de mêler un Français à des mafieux italiens et irlandais, à des criminels écossais et marocains, et aux Douanes françaises et anglaises, m'a plu. D'autant plus que ce ne sont pas des artifices

scénaristiques : quand on va sur place, on entend au moins trois langues dans la rue. Gibraltar est à un carrefour de l'Europe qui brasse des nationalités et des cultures différentes.

Comment les protagonistes se sont-ils esquissés ?

Il y a trois personnages masculins : Marc, père de famille, qui se situe du bon côté de la barrière et qui s'embarque dans l'aventure presque malgré lui; Claudio, qui, lui, est du mauvais côté; et enfin, le personnage de Tahar Rahim, inspiré de plusieurs personnes réelles, qui a un bon fond, mais qui est obligé de céder aux compromissions parce que la machine qu'il sert est déshumanisante. Même s'il sait qu'il va broyer des vies, il n'a d'autre choix que d'aller jusqu'au bout. J'aimais bien l'idée de voir ce personnage de jusqu'au-boutiste qui croit en ce qu'il fait, sans flingue, ni badge : pour moi, c'est une sorte de cousin français du Kevin Costner des *Incorruptibles* et du Russell Crowe d'*American Gangster*.

Marc est souvent dépassé par les événements...

Ce que j'aime bien chez lui, c'est qu'il a des besoins primaires : c'est un instinctif, pas du tout un cérébral. Tous les personnages autour de lui disputent une partie d'échecs et déplacent leurs pions, que ce soient les Douanes anglaises et françaises ou Claudio qui a déjà négocié sa sortie avec les autorités américaines. Bref, ils ont tous un coup d'avance, tandis que Marc vit au jour le jour, sans aucune stratégie, parce qu'il pensait sincèrement que cette affaire durerait une semaine au plus. Progressivement, il s'embarque dans une aventure qui procède par strates, où les risques sont de plus en plus élevés : il a d'abord rendez-vous dans une voiture, sur le bord d'un quai, puis, il s'occupe d'un petit deal de shit et – troisième étape – d'un trafic d'une tonne et demi de shit, avant de passer à la cocaïne et de finir par se faire arrêter avec six tonnes de marchandise sur un paquebot en direction du Canada !

Claudio est un personnage fascinant, mélange de douceur et de brutalité...

Je ne voulais surtout pas d'une caricature de mafieux, avec le holster et le revolver sur la poitrine, qui sniffe des rails de coke dans les boîtes de nuit : pour durer plus d'une décennie dans cet univers, il faut être un vrai stratège et faire preuve d'intelligence. D'ailleurs, dans ses témoignages, Marc Fiévet explique

que Claudio était brillant. Car, même s'il s'agit du trafic de drogue, on parle vraiment de stratégie.

Quelles étaient vos priorités en termes de mise en scène ?

Je voulais réaliser un film à l'aspect sobre et classique, tourné avec de vrais objectifs de Cinémascope, et m'inspirer de l'imagerie du cinéma des années 70, en utilisant des filtres "chocolat". Car j'aimais bien l'idée de m'éloigner des codes traditionnels gris-bleus du film noir et de faire un polar sous tension au soleil. Ma référence absolue était *Zodiac* de David Fincher et, tout comme ce dernier, je voulais prendre le temps et ne surtout pas surdécouper. On a essayé d'insuffler cette approche dans la déco et le filmage pour donner à l'ensemble un rythme classique, dans la lignée de Pollack et de Pakula.

Et le montage ?

Dès que je sentais qu'une séquence pouvait être coupée sans affecter le reste, je le faisais sans hésiter ! Je voulais que chaque scène apporte des infos et ne soit pas superflue. Ce qui m'intéresse quand je fais entrer un acteur dans le champ, c'est de comprendre ce qui motive le personnage et ce qui se passe dans sa tête. C'était d'autant plus important de réécrire le film au montage qu'il s'agit d'une mécanique d'engrenages. C'est la première fois que je consacre autant de temps au montage pour améliorer le scénario.

Le film se déroule il y a 25 ans. C'était difficile d'orchestrer une reconstitution d'une époque à la fois lointaine et proche de la nôtre ?

Sur le papier, ce n'était pas une période glamour. Du coup, on s'est demandé comment établir une charte esthétique, de couleurs, et d'accessoires. Mais ce qui m'a plu dans cette époque, c'est que sur le plan scénaristique, on n'était pas, comme aujourd'hui, dans l'immédiateté permanente : par exemple, on était obligé de prendre le temps de trouver une cabine téléphonique pour passer un coup de fil. Du coup, on pouvait jouer avec les points de rendez-vous, qu'ils soient téléphoniques ou physiques. Dans cette veine, j'adore la séquence où Gilles Lellouche doit quitter la maison du mafieux pour alerter Tahar Rahim en pleine nuit : si elle s'était déroulée de nos jours, on se serait contenté d'un SMS envoyé de la salle de bain.

Comment s'est passé le tournage ?

On a tourné les extérieurs en Espagne et les intérieurs au Canada : j'adorais l'idée d'être parfaitement raccord au sein d'une scène entre intérieur et extérieur. Ce qui m'a plu dans la coproduction, c'est qu'il s'agit d'un vrai film international, avec des équipes composées de Français, d'Espagnols et de Canadiens. Pour l'anecdote, je me suis retrouvé à travailler à Montréal avec la chef maquilleuse de Ridley Scott et de Martin Scorsese !

Comment s'est passé le casting ?

Gilles Lellouche m'a dit oui le lendemain de mon mariage ! Je crois que je l'ai choisi au bon moment de sa vie : il vient de passer la quarantaine et il a acquis une maturité phénoménale au cours des deux dernières années. C'est un type qui a une grande intelligence par rapport à son jeu et à son personnage. Il passait tous les soirs du temps sur e-Bay pour trouver le même blouson de cuir qu'il portait dans les années 80 : c'était, pour lui, le costume du personnage. Il a fini par le dénicher et se le faire expédier d'Asie !

Quant à Tahar Rahim, je suis tombé raide dingue de lui : c'est un mec brillant. Il a une capacité de transformation et une aptitude à entrer dans la peau du personnage qui est hallucinante : il fallait le voir débouler en jeans-baskets, comme il est dans la vie, et le retrouver trois jours plus tard en costard-cravate avec son petit carnet !

Et Riccardo Scamarcio ?

Pour moi, c'était *Romanzo Criminale* avant tout ! Avant de le rencontrer, je ne savais pas ce qu'était une immense star et, quand je l'ai vu à Rome, j'ai compris. On a fait le tour de la ville en voiture, assaillis par des filles qui déboulaient de partout ! C'est un autodidacte qui a appris le français par lui-même et c'est un pur instinctif qui, là-dessus, se rapproche de Tahar. Je ne voulais surtout pas qu'il essaie de parler un français parfait, mais qu'il conserve ses maladresses. Par ailleurs, on était d'accord sur la stature du personnage : Claudio a tout sur le plan de la réussite matérielle, mais il se sent seul en fin de compte. Au-delà du costume Gucci, de la grosse voiture, et des filles faciles, il s'agit d'un type qui a des envies de construction et de vie de famille.

On sent une vraie complicité entre les trois acteurs.

Il faut dire qu'on a tous grandi avec les mêmes films et qu'on a les mêmes références en tête. Et surtout, ce sont tous les trois de très, très gros bosseurs qui avaient une faim de cinéma extraordinaire. D'ailleurs, ils sont arrivés une semaine avant le tournage, dans le sud de l'Espagne, et ils se sont tous investis à fond. Le soir, on se retrouvait dans ma chambre d'hôtel pour parler de la journée du lendemain et on a constitué une équipe extrêmement soudée.

Quelles ont été vos orientations pour la musique ?

On a travaillé avec Clinton Shorter, compositeur canadien qui a écrit la musique de *District 9* et de *Contrebasse*, avec Mark Wahlberg. C'est un guitariste de formation et, du coup, on a obtenu les sonorités hispanisantes que je souhaitais, et Clinton a vraiment su mettre en valeur la tension et la pression qu'on ressent dans le film. Ce qui m'intéressait avec la coproduction, c'était de bosser avec un compositeur que je n'aurais pas pu approcher autrement.

Entretien avec Gilles Lellouche

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le scénario ?

J'ai toujours une curiosité un peu malsaine pour les histoires vraies et les faits divers, et plus encore pour les imbroglios inextricables dans lesquels des hommes ordinaires se jettent la tête la première. Autant dire que j'ai été captivé par ce personnage qui se retrouve dans les tentacules des Douanes, et d'un trafic qu'il croit gérer, mais qui le dépasse totalement. Dans *Gibraltar*, la mécanique du scénario, découpé en trois chapitres, était très bien ficelée. D'autant qu'il y avait une ambition étonnante : ce n'est ni un polar, ni un thriller, ni un film politique, ni un film social, mais un peu tout cela à la fois, et c'est quelque chose qu'on n'aborde presque jamais en France. Enfin, le script évoquait avec justesse la fascination pour l'argent-roi propre aux années 80, annonciatrices de ce qu'on vit aujourd'hui.

Connaissiez-vous les "arrangements" organisés par les Douanes des différents pays concernés ?

Pas du tout. Au même titre qu'il y a des flics qui utilisent des balances, les Douanes, que je considérais comme une institution plus respectable, font appel à des "aviseurs". Le plus délirant, c'est qu'à Gibraltar, les Douanes étaient juges et bourreaux à la fois en orchestrant des opérations énormes, puis en arrêtant ceux qu'elles instrumentalisaient à des fins de communication ! J'ai donc découvert des histoires hallucinantes et je me suis beaucoup documenté. Mais je n'ai pas voulu rencontrer Marc Fiévet : j'avais peur que cela risque d'influencer ma perception du personnage. Il m'est arrivé de rencontrer des personnes réelles, que j'étais censé interpréter, et le plus souvent, j'ai été déçu. Car en général, les gens réécrivent un peu leur histoire et la romancent pour des questions d'ego, et je n'ai pas envie de juger les personnages que je joue.

Comment pourriez-vous décrire votre personnage ?

C'est un naïf, acculé dans les cordes. Au départ, il était un peu plus roublard et magouilleur, et contraint de fuir à l'étranger. Finalement, on a gommé cette dimension. Mais il n'empêche qu'il est totalement manipulé, tout en pensant être

couvert par les Douanes. Du coup, il se sent pousser des ailes et il nourrit un fantasme sur une vie à laquelle il n'a pas accès et qu'il aimerait mener. C'est le genre de personnage formidable à jouer. Parce qu'il est constamment dans l'action et qu'il est impulsif et instinctif : il a un opportunisme animal, mais il est loin d'être un intellectuel. J'ai beaucoup d'affection pour lui, comme pour tous les personnages ordinaires.

Comment entre-t-on dans la peau d'un tel personnage ?

Je pars du principe qu'il ne faut jamais juger ses personnages. Sinon, on les interprète avec une coquetterie qui se retourne contre eux. À tort ou à raison, je joue toujours de manière instinctive : je prépare mes rôles, mais j'essaie de comprendre qui se cache derrière le personnage. Je m'efforce, en quelque sorte, d'être au-dessus de ma propre mêlée. Ce qui était compliqué chez Marc, c'était de se glisser dans la peau d'un type qui peut se retrouver avec un pistolet sur la tempe ou mettre en danger la vie de sa sœur. J'ai beaucoup lutté pour éviter de faire de lui un macho primaire.

A-t-il parfois des cas de conscience ?

Il est complètement perdu, mais il ne prend jamais le temps de la réflexion car il est constamment dans l'action. Du coup, ses cas de conscience sont assez éphémères. Il a un côté schizophrène et jusqu'au-boutiste : quand il est en famille, la raison l'emporte, mais lorsqu'il est sur le terrain, il se laisse griser par l'action et l'appât du gain.

Vous avez tourné sur les lieux mêmes de l'action, à Gibraltar...

Oui, et c'est ce qui nous a permis de nous immerger dans l'ambiance du film. Car, là-bas, on "sent" la drogue, les trafics en tous genres, et les bateaux qui transitent de la pointe de Tanger vers l'océan. Gibraltar est une sorte de *no man's land* : c'est une enclave anglaise au milieu d'une Espagne qui souffre, entre des HLM qui tombent en ruines, des immeubles inachevés, et un climat un peu malsain. Pour nous comédiens, ce qui était formidable, c'est qu'on était dans notre "jus" : on bossait tous les soirs, avec Riccardo et Tahar, pour mieux se réapproprier nos rôles. C'était très stimulant d'être ensemble sur place en permanence.

On sent une complicité immédiate entre vous, Tahar Rahim et Riccardo Scamarcio.

Cela faisait longtemps qu'on se croisait avec Tahar et qu'on avait envie de tourner ensemble. C'est un acteur très concentré, qui veut faire de son mieux, et qui a un regard très pur et juste sur les choses. Il choisit ses films avec beaucoup de soin car il a une haute idée du cinéma. J'admire énormément son talent et cela a été une joie et un privilège d'avoir un partenaire aussi doué et impliqué. Quant à Riccardo, je connaissais sa réputation de star en Italie. Et pourtant, il incarne l'humilité absolue : on s'est bien entendus et rapidement trouvés. C'était passionnant d'être à ses côtés car il a une expérience qui nous dépassait Tahar et moi : il est d'une telle intensité naturelle qu'il n'a jamais besoin d'être dans la surenchère.

Comment Julien Leclercq dirige-t-il ses acteurs ?

Il fait partie de cette génération de réalisateurs qui maîtrisent parfaitement le découpage, les choix artistiques et le style de mise en scène. Julien nous a fait confiance dès le départ : il a vite compris, dès les premières lectures, qu'on était très investis et qu'on faisait corps avec nos personnages, à tel point qu'on réécrivait certains dialogues, le soir, après la journée de tournage. Julien a été incroyablement courageux : il s'est retrouvé sur un film assez lourd, qui n'était jamais que son troisième long métrage, avec une équipe internationale et des finesses d'écriture difficiles à transposer dans la mise en scène. Ce n'était pas simple : il a dû être rassuré de constater que sa troupe d'acteurs était suffisamment impliquée pour ne pas avoir à faire le chien de berger ! De notre côté, on lui a fait une confiance aveugle en tant que réalisateur.

Entretien avec Tahar Rahim

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

Je savais que je démarrais un tournage six mois plus tard et j'avais envie de m'ouvrir à un cinéma plus accessible, plus populaire. J'en ai parlé à mon agent, en lui disant que même un second rôle me conviendrait. C'est alors qu'un ami producteur m'a parlé de *Gibraltar* : j'ai rencontré Julien Leclercq qui avait envie de travailler avec moi. Pourtant, à ce stade, le personnage manquait encore d'épaisseur. Du coup, on a en rediscuté et on a réussi à l'enrichir.

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

J'ai trouvé l'histoire formidable, d'autant que j'aime beaucoup le travail d'Abdel Raouf Dafri : le scénario m'a semblé très bien rythmé, les personnages m'ont plu, le trio masculin appartenait au film de gangster et était extrêmement bien construit. Ce qui est intéressant, c'est que les trois protagonistes dérogent aux règles : le douanier, que j'interprète, franchit la ligne jaune, Marc Duval sort de la légalité, et le mafieux, lui, retourne sa veste. C'est ce qui offrait une dimension moins caricaturale et beaucoup plus humaine au genre.

Ce qui m'a également séduit, c'est que le scénario explore un univers que je n'ai jamais vu dans le cinéma français et qu'il se déroule dans un lieu très particulier, donnant au film l'envergure d'un projet international.

Qui est votre personnage ?

C'est un "golden boy" : tout ce qu'il entreprend est couronné de succès. Mais cette fois, il veut aller plus vite que la musique : il veut obtenir en cinq ans ce que la plupart obtiennent en dix ans ! Il se lance donc dans sa mission et son excès de zèle va lui coûter cher, car il va y laisser de sa personne, lui qui espérait rester probe et droit jusqu'au bout. Je voulais qu'on voie jusqu'où on peut ébranler l'intégrité d'un homme au service de la justice. Au final, il va devoir choisir entre sa carrière et l'aviseur.

On le sent parfois indigné par ce que Marc subit...

On en a parlé avec Julien. Je ne voulais pas qu'il écrase Marc, même si, au départ, il avait un peu tendance à le dominer. Peu à peu, on souhaitait faire de lui un type très carré, qui a déjà rencontré pas mal d'aviseurs, mais qui, du fait de son manque d'expérience, s'attache peu à peu à Duval. Et plus il s'attache à lui, plus cela va lui coûter cher de l'enfoncer.

N'a-t-il pas le moindre remords ?

Au contraire, il est face à un cas de conscience. C'est ce qui m'a intéressé chez ce personnage : grâce à lui, on comprend jusqu'à quel point on peut rester fidèle à ses convictions, et à quel moment on accepte de trahir pour sa carrière. S'il n'y avait pas cette dimension, je n'aurais sans doute pas fait le film.

Vous êtes-vous documenté sur le contexte du film ?

J'ai demandé à Julien de me fournir le maximum de documentation : il m'a tout donné, sans que j'aie besoin de faire de recherches de mon côté. Comme il s'agissait d'un personnage à incarner, et pas d'un pur rôle de composition, je me suis nourri de photos et de documentaires sur Gibraltar et les Douanes, et d'articles de journaux.

Qu'avez-vous pensé de Gibraltar ?

Je ne savais pas du tout à quoi m'attendre et j'ai découvert un univers graphique extraordinaire. C'est un mélange improbable entre une architecture ancienne et de grosses barres d'immeubles posées à côté de jolies plages, de grues, et de bateaux. La ville de Gibraltar dégage une atmosphère hybride, à mi-chemin entre l'Europe et l'Afrique du Nord. Et dans le même temps, il y a un côté *no man's land*, parfois désert, dont il émane une forme d'étrangeté. C'est ce qui donne une identité visuelle propre au film qui tranche avec le cinéma français.

Comment s'est passé le tournage avec Gilles Lellouche ?

C'est devenu un vrai pote ! On s'est entendus à merveille. D'abord, c'est un formidable acteur, et du coup, on avait confiance l'un dans l'autre. On avait la même envie de se dépasser, mais cela n'avait rien à voir avec de la rivalité. Parfois, on s'autocritiquait, et c'était constamment bienveillant. On fonctionne

fondamentalement de la même manière : comme lui, j'ai besoin de "sentir" le lieu du tournage et la situation dramatique pour la faire évoluer. On est tous les deux très instinctifs.

Parlez-moi de la direction d'acteurs de Julien Leclercq.

C'est un metteur en scène qui fait énormément confiance aux acteurs. Il commence par donner ses objectifs, avant de solliciter les comédiens. Avec lui, on a besoin de sentir qu'on réalise le film, pour ainsi dire, de manière collégiale. Du coup, il nous demande constamment comment on sent nos personnages. Julien est devenu un vrai ami avec qui j'ai envie de retravailler. Il se préoccupe uniquement du résultat final : il fait ce métier parce qu'il l'aime à 100%. Je suis sensible à cet état d'esprit et on partage, lui et moi, les mêmes fantasmes de cinéma.

Entretien avec Riccardo Scamarcio

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

Quand j'ai rencontré Julien Leclercq, il m'a expliqué qu'il cherchait un acteur italien pour le rôle de Claudio, qui s'inspirait d'un authentique mafieux, relais de Pablo Escobar en Europe. J'ai trouvé cette histoire intrigante, et puis j'ai fait des recherches sur Internet : j'ai non seulement découvert qu'il y avait tout un mystère autour de ce criminel, mais que le personnage de Marc, joué par Gilles Lellouche, avait vécu un vrai cauchemar, victime de trahisons et de renversements d'alliances. Pour moi, c'était une sorte de métaphore de notre société, où les frontières entre les "bons" et les "méchants" se brouillent de plus en plus.

Connaissiez-vous les "arrangements" organisés par les douanes des différents pays concernés ?

Pas du tout, mais c'est un sujet qui m'a intéressé. Je suis toujours très curieux de savoir ce qui se trame entre les services secrets et j'avoue que j'ignorais totalement que les Douanes pouvaient fonctionner comme des agences de renseignements : *Gibraltar* parle de criminalité et du trafic de drogue, mais c'est aussi un film qui analyse et fustige les institutions incarnant l'ordre et la justice. Je savais que Gibraltar était une plaque tournante, mais j'ignorais qu'il existait autant de trafics. Quand on est sur place, on le sent tout de suite : c'est un lieu frontalier, envahi par le mystère. On est au bout de l'Europe et au début de l'Afrique, aux confins de la Méditerranée et de l'océan Atlantique.

Qui est votre personnage ?

C'est un criminel, qui n'hésite pas à tuer ses adversaires, mais qui a sa propre éthique, bien à lui. Il respecte cet adage : "en dernier recours, toujours mentir, jamais trahir". Autrement dit, il a un code d'honneur qu'on peut comprendre ou condamner. Il mène sa propre bataille, sa propre guerre, et il considère que ceux qui sont "légitimés" par la loi se comportent aussi de manière violente. Il est donc convaincu d'avoir de bonnes raisons d'agir comme il le fait, et il estime que ce sont ceux qui sont dans la légalité qui sont les plus condamnables. Au cours de mes recherches sur Internet, il est resté longtemps en liberté parce qu'il était

protégé par la CIA et qu'il détenait des informations compromettantes. En général, dans les films de genre, j'incarne le "méchant", mais ici j'ai cherché à ne pas faire uniquement de Claudio un pur criminel, en explorant ses nuances et ses "zones de gris".

Vous êtes-vous inspiré d'autres mafieux de cinéma ?

Je ne me suis pas inspiré de personnages clairement identifiés. Mais je suis forcément marqué, dans ma mémoire de cinéphile et dans mon corps de comédien, par des films comme *Les Affranchis*, *L'impasse*, *Donnie Brasco* et, plus généralement, la filmographie de Scorsese et Coppola. Ils m'ont tous permis de me forger une représentation cinématographique des mafieux. Pour Julien, le plus important, c'était de composer un personnage très calme, mais qui peut céder à des accès de violence et de colère. C'est un homme très élégant, qui observe avant d'agir et qui ne se précipite pas : il utilise d'abord sa tête et sa réflexion. Pour autant, derrière son calme apparent, se niche une violence terrible.

Il a quelques points communs avec le personnage que vous incarniez dans *Romanzo criminale*...

C'est vrai, même si dans *Romanzo criminale*, mon personnage était un fasciste, plus intellectuel que Claudio, qui agissait surtout au nom de ses idéaux politiques. Dans *Gibraltar*, mon personnage est un type très intelligent qui est arrivé à se partager une partie du trafic de drogue en Europe avec le cartel de Medellin. Il incarne la mafia internationale qui a gagné en respectabilité et qui fait travailler des avocats, des juges, des banquiers...

Est-il sincère quand il tombe amoureux de la sœur de Marc ?

Il tombe vraiment amoureux d'elle et il ne se ment pas sur ses sentiments. Mais il comprend que lorsqu'on s'engage dans une existence comme la sienne, il n'y a pas de retour en arrière possible. Or, la seule chose qu'il désire, c'est de mener une vie de famille comme tout le monde, à l'image de Marc Duval. Grâce aux sentiments qui l'animent, on a travaillé sur des notions d'amour, de loyauté, de trahison, comme dans les plus grands films épiques.

Que retenir du tournage avec Gilles Lellouche et Tahar Rahim ?

C'est toujours difficile de jouer dans une langue qui n'est pas la sienne. Heureusement, Gilles, que j'adore comme acteur, a été un vrai partenaire, très disponible et très sympa. On se retrouvait le soir pour retravailler des scènes qu'on tournait quelques jours après. J'ai trouvé en lui un partenaire avec qui j'ai noué une grande complicité. De même, avec Tahar, même si on avait peu de scènes ensemble. J'ai eu la chance de rencontrer des comédiens de grand talent, et adorables humainement.

Comment Julien Leclercq vous a-t-il dirigé ?

C'est un metteur en scène qui fait confiance à ses comédiens, ce qui est très important pour moi car cela me donne une force incroyable. Le metteur en scène, c'est mon premier public : s'il vous observe avec un regard bienveillant, et qu'il vous accompagne, on se sent invincible. Il est constamment *avec* ses acteurs. En outre, Julien est ouvert aux propositions, mais s'il n'est pas d'accord, il n'hésite pas à le dire.

Entretien avec Dimitri Rassam

Comment le projet est-il arrivé entre vos mains ?

C'est le scénariste Abdel Raouf Dafri qui m'a proposé ce sujet. Au départ, il a fallu "digérer" la vie de Marc Fiévet, qui a inspiré le récit, et faire le tri pour savoir ce qui était le plus pertinent. Très vite, ce qui nous a intéressés, c'étaient les rapports à la famille. Ensuite, on a cherché le réalisateur qui nous permettait d'amener ce projet vers la fiction : la rencontre avec Julien Leclercq s'est faite dès la première bobine de *L'Assaut*. J'y ai vu une énergie de mise en scène et une vérité dans la narration qui m'ont emballé : il s'était emparé de cette histoire avec un désir de lui donner plus d'empathie et un regard à hauteur d'homme, sans coller à une approche uniquement documentaire, ni en faire un pur film d'action. On a passé 18 mois à développer le film car il s'agissait d'un projet cher et ambitieux. Au total, six ans se seront écoulés entre le moment où Dafri m'a apporté le script et sa sortie.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans cette histoire ?

Quand j'ai découvert le parcours de Marc Fiévet, je me suis dit que le ressort du film résidait dans l'histoire de cet homme ordinaire qui met le doigt dans un engrenage pour des motivations nobles au départ – il veut améliorer le niveau de vie de sa famille et non pas changer de femme –, alors que la plupart des films autour de la drogue sont des récits à la *Scarface*, fascinants, mais parfois caricaturaux. Il y avait là des enjeux profondément humains qui m'ont touché : malgré son bonheur familial, Marc éprouve le besoin de réussir et de s'élever dans l'échelle sociale, et les raccourcis qu'il veut prendre pour y parvenir vont bien au-delà du fait divers. Certes, le film a une véritable ambition visuelle, mais tout l'intérêt se joue sur les relations humaines et familiales. C'est pour ça que c'était un challenge de trouver l'équilibre entre un film de divertissement et une œuvre qui prenne en compte ces trajectoires.

Comment s'est déroulé le développement du projet ?

Il a mûri longuement car on parlait d'une matière réelle et qu'il était très difficile de le considérer comme long métrage de fiction, et non pas comme documentaire. L'ironie, c'est que pour *L'Assaut*, Julien voulait coller à la réalité,

alors que pour celui-ci, notre seul impératif était de faire le film le plus captivant possible pour le spectateur. Du coup, on a beaucoup réfléchi aux vecteurs d'empathie et on a fait en sorte que la trajectoire de Marc soit à hauteur d'un homme dépassé par les événements : c'est grisant de jouer dans la cour des grands et d'imaginer qu'on va briller aux yeux de la femme qu'on aime pour devenir une sorte de "patriarce". C'est ce qui a nourri notre réflexion et qui nous a incités à ne pas ajouter des scènes de fusillade et des effets pyrotechniques inutiles. Marc est avant tout un père de famille qui veut offrir une belle vie à sa femme, même si elle ne le lui demande pas.

Gibraltar est un personnage à part entière.

Absolument. Ce lieu, si particulier, nous permettait de parler de la déshumanisation qu'implique la lutte antidrogue, par le biais des saisies, et pas seulement par la consommation de stupéfiants. C'est d'ailleurs un combat un peu perdu d'avance et c'était quelque chose d'extrêmement cynique – et passionnant – à confronter au destin de cet homme et de sa famille. Un des films qui nous a inspiré est *Traffic* de Steven Soderbergh : on avait la volonté de traiter de sujets similaires et de tourner à Gibraltar même. En effet, ce petit îlot coincé entre le Maroc et l'Espagne est une zone de non-droit et sert des intérêts géopolitiques beaucoup plus larges, tout en concentrant la vacuité de la lutte antidrogue. Avec une forme de complicité à tous les étages. In fine, les autorités douanières se livrent une véritable concurrence et se moquent d'éradiquer le trafic : ce qu'elles cherchent, c'est revendiquer politiquement la saisie à des fins de communication.

L'accroche du film est "*Toujours mentir. Jamais trahir*". Pourquoi ?

Gibraltar parle d'un homme qui a fait confiance au système : il savait que ce qu'il faisait n'était pas totalement légal, mais il l'a fait avec l'assentiment de l'État. Pourtant, Marc entame son parcours en se mentant à lui-même sur le fait que ses actes n'auront pas de conséquences. D'ailleurs, le personnage de Tahar Rahim l'alerte d'entrée de jeu sur les dangers : il ne lui ment pas. Mais quand Marc est convoqué par les trafiquants marocains, il se rend compte qu'il est acculé et qu'il ne peut plus se mentir.

Vous êtes-vous impliqué dans l'écriture ou la réécriture du scénario ?

Je ne suis ni scénariste, ni réalisateur. Mais mon rôle est d'accompagner le cinéaste : c'est un projet que j'ai beaucoup suivi, mais sans m'immiscer dans l'écriture à proprement parler. En revanche, j'ai été le premier regard pour Julien, tout en lui laissant une grande latitude. C'est essentiel, pour un producteur, de savoir garder un œil "neuf" et de prendre du recul dès lors qu'il faut prendre des décisions importantes, surtout pendant le tournage qui est une bataille permanente. Mon rôle principal, c'est de visionner les rushes : quand le film est bien tourné, je n'ai pas à "recadrer" le réalisateur, mais à m'assurer qu'on réalise bien la promesse de départ. D'autre part, quand on raconte une histoire vraie, il faut rester cohérent par rapport à la réalité et ne pas dénaturer l'histoire, même si on prend des libertés.

Comment s'est passé le casting ?

C'est un film ambitieux : il nous fallait un acteur d'envergure pour le rôle principal, et Gilles Lellouche s'est très vite imposé. D'ailleurs, pour les trois personnages masculins, on voulait des comédiens qui soient aussi forts dans le jeu les uns que les autres, car le film repose beaucoup sur leur confrontation. Les trois se sont très bien entendus. Avant tout, il fallait qu'on ait de la justesse entre eux et qu'on croie immédiatement à leurs personnages.

Un film de Julien LECLERCQ

Ecrit par Abdel Raouf Dafri, inspiré d'une histoire vraie de Marc FIEVET,
« L'AVISEUR », (Editions Michel Lafon)

Producteur

Dimitri RASSAM

Coproducteurs

**TRANSFILM INTL INC –
LES FILMS L'AVISEUR INC.
ORANGE STUDIO – SND – M6
FILMS – JOUROR DISTRIBUTION –
SAVON NOIR - NEXUS FACTORY –
UFILM – COOL INDUSTRIE**

Diffuseurs

CANAL +, CINÉ +, M6, W9

Distribution

SND, ORANGE STUDIO

Ventes internationales

SND, ORANGE STUDIO

Fiche artistique :

Marc DUVAL
Redjani BELIMANE
Mario/ Claudio PASCO LANFREDI
Clara DUVAL
Cécile DUVAL
GLACOSE
Bobby SIMS
Contrôleur NICHOLS
L'agent CARLYLE
Le Messager

Gilles LELLOUCHE
Tahar RAHIM
Riccardo SCAMARCIO
Raphaëlle AGOGUÉ
Mélanie BERNIER
Philippe NAHON
Aidan DEVINE
Vlasta VRANA
Joe COBDEN
Youssef HAJDI

Fiche technique :

Image
Décors
Costumes
Maquillage
Coiffure
Montage image

Ingénieur du son
Musique
1er assistant réalisateur
Directeur de production
Directeur de post-production
Attaché de presse
Photographe de plateau

Thierry POUGET
Jean Philippe MOREAUX
Odette GADOURY
Quinton COLLEEN
Michelle CÔTE
Arthur TARNOWSKI –
Mickael DUMONTIER
Claude LAHAYE
Clinton SHORTER
James CANAL
Marc VADE
Abraham GOLDBLAT
Dominique SEGALL
Mika COTELLON

Dates et lieux de tournage

Du 9 avril au 5 juillet 2012 Espagne, Maroc, Canada

Caractéristiques

Genre : Thriller Langue : Français Visa : 118.914

Retrouvez nous sur Twitter: @SNDfilms

Page Facebook SND: facebook.com/snd.films

Page du film : facebook.com/gibraltar.lefilm